

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de collège (Suite) :  
partie XII. L'année de philosophie.

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 25, p. 230-232

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# Mes souvenirs de Collège

(Suite.)

## XII. L'année de philosophie.

Le collège de St-Maurice, comme nombre d'établissements de ce genre, se terminait par la classe de Philosophie. La France s'en est toujours tenue à ce système, qui n'offrirait pas d'inconvénients et serait même naturel, si l'on n'avait pas introduit dans les collèges, à côté des humanités et de la philosophie, et à leurs dépens, non seulement de l'érudition littéraire, peu connue jadis, mais beaucoup de sciences mathématiques et expérimentales. Même en écartant ou en simplifiant l'histoire naturelle, ce qui serait une excellente réforme, on n'en devrait pas moins garder, avec une certaine quantité de mathématiques, les éléments de la physique et de la chimie, comme rentrant dans l'ancienne conception de la philosophie et complétant cette branche. Cela étant, une seconde année de philosophie, dite, si l'on veut, classe de physique s'impose désormais de toute nécessité, comme du reste les Jésuites l'avaient très bien compris, et c'est ce que plus tard on fit aussi à St-Maurice. Quant à moi, ne pouvant aller à St-Maurice au delà de la classe de philosophie, j'allais faire en entrant en Philosophie, ma dernière année d'études dans l'antique Abbaye. C'était à la fin de septembre 1865.

Nous prenions congé de M. Burnier, qui nous avait fort bien initiés à la littérature française, et nous passions désormais sous la direction paternelle de M. Gard, dont le ton digne et quelque peu solennel nous avait déjà frappés. Pour mes condisciples comme pour moi, la philosophie, dont nous n'avions qu'une idée vague, se présentait comme chose tout à fait nouvelle. Je crus d'abord que, vu mon goût pour les lettres et les arts, vu mon imagination passablement capricieuse, je ne m'y mettrais pas. Mais n'avais-je pas toujours été réfléchi et posé ? En outre, dix-neuf ans pesaient ou commençaient à peser sur moi. Il se trouva bientôt que mes autres études et mes autres aptitudes convergeaient précisément là ; mon esprit allait recevoir par là le complément de formation dont il avait besoin. M. Gard me considéra de suite comme son meilleur élève ; il me confia la clef de sa salle de classe et j'eus toute sa confiance. Après des autres élèves, des Valaisans surtout, je jouissais d'une certaine popularité,

provenant d'un peu tout, de mes succès dans la plupart des branches, du fait que le temps consacré au dessin, au chant, à la lecture, à la Société des Etudiants suisses, ne m'empêchait pas d'avoir de bonnes notes en classe. Mon tempérament, très optimiste, porté à la bonne humeur, me faisant aimer et rechercher à l'âge de dix-neuf ans les jeux et les exercices où se complaisaient les enfants de douze ans, ne me nuisait pas non plus. Je ne me chicanais que rarement, et volontiers, après la chicane, je me raccommoiais. Pourtant, j'étais resté brouillé avec le vaniteux Marcuet, de Cugy, et son bras droit Wæber, de Tavel, sorte d'Hercule aux courtes jambes de bancal et au torse énorme ; mais les deux avaient disparu avant la fin de ma rhétorique. On avait été divisé, l'année précédente, entre Valaisans d'en-deçà le Bois-Noir et Fribourgeois d'un côté, et les autres Valaisans de l'autre. Dans une promenade à Val d'Illiez, on avait formé, au retour, deux bandes qui se menaçaient, sans que l'inspecteur parvint à y mettre ordre. Même, on s'était promis de se battre à la sortie, après la distribution des prix ; seulement, l'arrivée des parents, qui emmenaient les leurs, désorganisa si bien les Valaisans du Centre, que nous nous trouvâmes seuls. Il faut dire que j'avais un pied dans chaque camp, et que, dans les moments critiques, j'avais servi un peu de trait d'union, agissant à propos pour calmer tout le monde et faire échouer les attaques.

En Philosophie, Henri de Torrenté nous avait quittés pour rester à Sion ; mais quatre nouveaux élèves nous étaient arrivés de la Suisse allemande, sans compter de Sépibus, un Haut-Valaisan, de Mœrel. Deux Fribourgeois, avec lesquels je me liai, François Castella, le futur curé de Romont, et Félicien Pythoud, le futur curé de Lentigny, tous deux d'Albeuve, étaient entrés en Rhétorique, avec un Sugnaux, de Billens, qui devait mourir dans les Missions.

Quant à la philosophie elle-même, qui était désormais et dans toute la force du terme, notre branche principale, puisque, à part les mathématiques et l'allemand, elle absorbait directement ou indirectement tout le reste, c'est le professeur qui la représentait. L'enseignement devait se donner en latin ; c'est, en effet, en latin qu'était rédigé l'abrégé qu'on avait plus ou moins à réciter ; quelques explications se donnaient aussi en latin, et même c'est

dans cette langue que commençaient les discussions. Mais la langue maternelle revenait à chaque instant, comme d'elle-même, surtout quand les questions nous intéressaient et que le cours se faisait avec un peu de vie. Au fond, notre connaissance du latin n'avait pas été poussée assez loin.

M. Gard nous dictait ce qu'on croyait son cours de philosophie ; en fait, c'était la philosophie de son maître à lui, le P. Dmowski, jésuite, dont il avait suivi le cours à la Propagande de Rome. Ayant en ma possession le traité édité par le Père jésuite, je puis faire la comparaison. M. Gard a parfois simplifié et résumé ; ça et là, mais assez rarement, il y a mis du sien. Peut-être le traité du P. Dmowski n'avait-il pas encore été édité ; dans ce cas, M. Gard aura eu entre les mains de simples feuilles autographiées, suivant l'usage des professeurs jésuites qui en sont encore à leurs débuts. Quelques années plus tard, étant au collège germanique de Rome, j'y ai connu le P. Dmowski, très vieux, et qui ne se souvenait guère d'avoir édité un cours de philosophie, mais nous parlait volontiers de ses migrations de pays en pays, ayant été *expulsé* plus de vingt fois de sa résidence par les gouvernements persécuteurs. La philosophie de Dmowski, qui écrivait après la révolution et pendant la période de réorganisation des études, n'offre rien de bien particulier ; c'est la philosophie catholique ordinaire, thomiste pour l'ensemble, légèrement imprégnée de cartésianisme. Un mot d'adhésion au rosminianisme, qui se trouve dans le cahier de M. Gard, est bien, et d'ailleurs, ne peut être que de ce dernier, étant donné qu'à l'époque où Dmowski enseignait, le célèbre chanoine de Milan n'était guère encore connu. D'ailleurs, le rosminianisme n'était pas pour répugner à un Jésuite, puisque le P. Rothenflue l'a enseigné au collège St-Michel de Fribourg ; vers 1860-67, le rosminianisme était parvenu à se faire admettre un peu partout. A Louvain, Ubags le professait avec éclat. En France, où il pouvait se réclamer de Mallebranche, il comptait de nombreux partisans, entre autres, Mgr Hugonin, et il avait pénétré à St-Sulpice. C'est à peine si, en 1878, lors de mon entrée en fonctions comme professeur de philosophie, je ne le retrouvai pas au collège St-Michel de Fribourg.

(A suivre)

Mgr JACCOUD  
ancien recteur de St-Michel,